

La dame de Montautre

C'est avec une certaine curiosité que je franchis le châtelet d'entrée. Le bruit d'un puissant moteur m'a alertée. Il faut que je découvre qui sont nos hôtes. Un SUV noir, de marque allemande, est stationné face au pré aux chevaux. Amandine vient régulièrement bichonner ses purs-sangs. On ne les voit pas aujourd'hui. La chaleur écrasante les contraint à rechercher l'ombre plantureuse des chênes séculaires. J'ose caresser la carrosserie encore brûlante du véhicule. Mes doigts s'allongent, se déforment et s'enfoncent dans la portière. Zut ! J'avais oublié que toute sensation m'est désormais interdite. En me penchant vers le rétroviseur, mon reflet est aboli. Seule la campagne asséchée y trouve son double parfait.

Les nouveaux arrivants sont un couple de Britanniques et leurs deux enfants. Turbulents les petits trublions. Je vais certainement passer un bon moment en leur compagnie. Le maître des lieux propose une visite complète du domaine avec force de rappels historiques. Ils atteignent la basse-cour d'où émergent plusieurs urnes funéraires en granit, témoins de l'occupation millénaire du site. L'Histoire se déroule, siècles après siècles, sous leurs yeux ébahis. Les enfants, eux, jouent à cache-cache au pied du donjon. Je les suis discrètement. Il ne manquerait plus qu'ils tombent de l'à-pic nord du château. Un ruisseau, pratiquement à sec, serpente à travers bois. Petit ru qui sert de frontière naturelle entre la Haute-Vienne et la Creuse.

La famille m'a rattrapée. Maintenant, tous vont découvrir la chapelle récemment restaurée. Je m'y sens particulièrement à l'aise, au milieu des fresques revigorées, de la troublante odeur de moisi qui m'enveloppe. Entre deux bancs de guingois, je prie comme faisaient les miens il y a fort longtemps.

La visite s'achèvera par le logis seigneurial, dans la haute-cour. C'est ici que je réside. C'est mon chez moi. Pas le leur ! Tandis que le propriétaire les régale d'une anecdote dans la cuisine, je me glisse dans la chambre des étrangers. Ils n'ont même pas pris le soin de ranger. Leurs sacs, bourrés d'effets de toutes sortes, traînent au milieu de la pièce. Si je m'amusais ? Une paire de chaussettes attire mon regard. Aussitôt, je les noue par les jambes et les pose sur

la commode basse. Ce n'est pas méchant, mais ce petit divertissement m'apaise. On verra si je passe au cap supérieur dans la nuit, ou pas...

Les voix montent dans le couloir, les hôtes regagnent leur chambre pour se changer. Il fait encore jour pour une escapade dans les environs. Je souris, je guette leur réaction. Les gamins fouillent dans leurs bagages, leurs rires perçants m'incommodent. Où se croient-ils ? Chez moi, Marie-Marthe. Mon stratagème n'a pas été remarqué, je suis déçue. Notre groupe déambule sur le chemin entre le pré aux chevaux et le corps du château.

- Ici, c'était un potager. Différents légumes étaient cultivés, panais, carottes, pommes de terre, haricots. Le château vivait pratiquement en autarcie...

La jeune britannique, très intéressée, bombarde le châtelain de questions. Elle le suit pas à pas. Son mari surveille les enfants, passablement agités. Je les regarde, nostalgique. C'est dans ce coin de campagne, au printemps 1734, que je me suis donnée à mon promis, Joseph. L'herbe était douce et fraîche pour notre premier nid d'amour. Les arbres ont dû en garder le souvenir. La fillette lâche la main de son père pour courir à l'orée du bois. Elle frappe le tronc du pied en appelant « *Mary, Mary* ». Je suis stupéfaite. Serait-elle en mesure de révéler ma présence ? Le propriétaire est prompt à regagner la demeure. Il paraît soucieux, je ne sais comment le rassurer. Lui et son épouse me tolèrent... mais jusqu'à quel point ?

Je me dérobe dans la chambre du rez-de-chaussée. Celle louée par nos charmants britanniques. Poids plume, saurais-je imprimer l'empreinte de mon corps sur la couette ? C'est la première fois que je tente cette expérience. Innocente, loin de toute mauvaise intention. Je m'étire en tous sens sur ce lit confortable. On dit que mes errances au sein du château délivrent un parfum de fleur d'oranger. J'imprime mon passage éphémère sur les oreillers, le traversin, les coussins. Alors, l'image de mon cher époux revient hanter mes lointains souvenirs. Il avait fière allure à cheval, escorté de ses gardes. Ou, bien à l'abri dans son confortable carrosse, il ralliait la Cour à Versailles. Je n'y suis allée qu'une fois. Une fois de trop. Je laisse à votre imagination le soin de compatir à mon infortune. Je me lève à regret, laissant mon empreinte olfactive pour nos hôtes d'un soir.

Le châtelain entraîne la famille vers la salle des gardes. En montant les marches irrégulières, il se retourne, me cherchant vainement. Ils vont rester là-bas un certain temps. Profitant de la fraîcheur de la pièce aux murs épais pour apaiser leur peau blanche des ardeurs

de cet été qui n'en finit pas. Combien de fois l'ai-je entendu relater les faits d'armes du chef des gardes ? Courageux, prêt à se sacrifier pour faire fuir l'ennemi qui aurait atteint en deuxième rideau la cour seigneuriale. Le propriétaire incite ses invités à examiner les poutres noircies, habillées par le poids des siècles. Il s'enthousiasme en effleurant une croisée récemment rénovée. Les enfants baillent, s'ennuient et cherchent à quitter ce lieu qui transpire l'Histoire ! Ils craignent que, de cette gigantesque cheminée, surgisse un monstre d'un autre temps...

Vite ! Ils vont revenir. Je fouille les sacs et m'amuse à intervertir leur contenu. Pire, je renverse des lotions dans le lavabo. Tubes de dentifrice ouverts, chaussons dissimulés sous l'armoire, brosse à cheveux en équilibre sur la baignoire, tapis enroulés. Je recule pour observer mon œuvre. Je jubile ! On va en entendre parler. La porte étant verrouillée, je disparaîs vers ma chambre, à l'étage. Les hôtes font enfin connaissance des deux employés, un sympathique couple de Hollandais. L'ambiance feutrée de la bibliothèque les retient jusqu'au dîner.

Pour m'amadouer, le châtelain a déposé un crucifix sur mon coffre en bois sculpté. Coffre qui m'a été offert lors de mon union avec Joseph. C'était hier ! Presque trois siècles. Le château changeait de nom, des Mondin il devenait Bony. Le propriétaire toque à ma porte. Il redouble d'égards envers ma personne. J'ignore si la politesse ou la peur, peut-être les deux, le guident. Son regard balaie la pièce. Où suis-je ? Je retiens mon souffle. Mais je n'en ai plus depuis très longtemps. Il me parle, ce n'est pas nouveau.

- Marie-Marthe, je sais que vous êtes là. Vous raffolez des jeux, des farces, c'est facile pour vous. Par pitié, restez ici cette nuit ! Ce couple et leurs enfants ont besoin de se ressourcer. N'allez pas troubler leur sommeil ! Malgré vos agissements, vous ne parviendrez jamais à faire revenir Joseph. Ni votre fille.

Par dépit et comme seule réponse, je jette le crucifix au sol. Le châtelain secoue la tête, jette un ultime coup d'œil dans la chambre et referme la porte. J'ai envie de pleurer, mais ça non plus, je ne peux pas. Pourquoi cette propriété m'a-t-elle emprisonnée pour l'éternité ? Je veux voyager, voir d'autres terres, entendre d'autres langues.

Justement... des éclats de voix me parviennent du rez-de-chaussée. Nos hôtes se fâchent, s'en prennent aux enfants, bien entendu désignés coupables de ces débordements.

J'entends la fillette hurler « *C'est Mary, c'est Mary. Pas moi !* » Le petit garçon pleurniche.

Je reste loin d'eux pendant le dîner. Kitty et Adri ont uni leur savoir-faire pour leur concocter un repas typiquement limousin. Les rires, le rythme des conversations résonnent sur la terrasse. Comme il fait suffisamment chaud, la grande table a été installée plein Est. L'ombre généreuse des tilleuls vient chatouiller la façade. Je les envie presque. Il fut un temps où Joseph organisait des réceptions, des bals pour les nobliaux du pays, pour les ecclésiastiques influents, pour les militaires de la Cour. Sans oublier les nombreux paysans des alentours. Alors, vêtue d'une robe en soie blanche brodée de roses beiges et de tiges vertes, j'agitais mon éventail sous les yeux des envieux. Une perle unique se perdait dans mon profond décolleté et attisait pas mal de convoitises. Espiègle, je provoquais inmanquablement la jalousie de mon époux. Je l'observais à la dérobée. Mais lorsque mon jeu allait trop loin, j'arrêtais aussitôt mes manières. Je l'aimais tellement mon Joseph ! Capitaine au Régiment du dauphin-Infanterie... à notre époque, les jeunes diraient « Ça claque ! »

Des petits lampions multicolores tentent de repousser la nuit. Attirant une myriade d'insectes autour de la table. Une escadrille de martinets pique en rase-motte au-dessus des convives. Leurs cris perçants traversent le bois tout proche. Les premières chauves-souris entament leurs courses, effrayant les enfants. Le garçon paraît plus timoré. Sa sœur me ressemble. Vive, curieuse, intrépide. C'est elle que j'irai visiter cette nuit. Après tout, je n'ai rien promis au châtelain. Je suis chez moi, je fais ce que je veux.

Une lune généreuse surgit dans l'obscurité. Les employés en profitent pour desservir. La porcelaine de Limoges, en équilibre, chante dans l'évier. Chacun regagne son logis. On se croirait au théâtre. Le rideau descend sur un lendemain plein d'espérance. Les grillons se sont tus, épuisés. Un âne braie dans un pré voisin. Les hurlements diaboliques d'un chat en maraude réveillent la campagne endormie...

Toute la maisonnée repose. Pas moi ! Je descends les marches de la tour escalier. La « chambre de M. le Curé » est largement ouverte sur la terrasse. Les double-rideaux en coton esquissent une danse infernale sur mon passage. Dehors, les branches chargées des effluves de l'été se tordent sous un souffle bienvenu. Les parents, collés l'un contre l'autre, sont plongés dans un profond sommeil. Le garçon, couché en travers du lit, suce son pouce. La fillette garde les yeux grands ouverts sur le plafond. Où dansent des ombres mystérieuses.

Elle est belle comme un ange. Elle ressemble à la mienne. De minuscules taches de rousseur parsèment son nez retroussé. Je tends les bras vers son lit. Suis-je idiot, elle ne me voit pas ! Mais elle m'a sentie. J'en suis bouleversée. Elle se lève sans bruit, regarde le lit voisin, et semble me suivre. Ses petits pieds frôlent les tommettes, elle trotte et se love contre moi. Elle murmure dans sa langue maternelle, je n'y comprends rien. Elle remonte la bretelle de sa chemise et appelle « *Mary, Mary ?* » Face au silence insoutenable, elle hausse le ton « *Mary, Mary ?* » Je suis tétanisée de peur, oui vraiment. J'aimerais tant la bercer dans mes bras...

Devant ses appels sans réponse, ses parents se réveillent. Inquiets, apeurés. Mais Susan, c'est ainsi que sa maman l'a appelée, Susan regagne son lit. Je voulais simplement jouer avec eux, jouer à leur faire peur, à déplacer la pendule au mur, à déglisser une porte, à renverser un cadre, à claquer la porte-fenêtre. Mais, émue par ce petit bouchon aux nattes rousses, je me retire à l'étage. Baignée par la pleine lune, ma chambre ressemble à une aquarelle d'un livre de contes. Moi, la dame de Montautre, je veille pour les protéger.

Le lendemain matin, le même ciel bleu s'étire au-dessus des ardoises. Les conversations vont bon train dans la cuisine. Le parfum du café chaud m'incite à les rejoindre. Susan insiste en lorgnant du côté de la fenêtre. Elle s'exclame, tout haut :

- C'est toi, Dame ?

Ce à quoi tous éclatent de rire. Elle se lève et vient se frotter à moi. Ce que je ressens là est indescriptible ! On dirait qu'elle cherche à me ramener à la vie. Qu'elle veut lever le voile de mon invisibilité.

- Je t'aime bien, Mary !

Là, je viens de comprendre ! Comme une invitation à la suivre. Ses parents discutent sans relâche avec le propriétaire, retardant encore leur départ. J'entends vaguement qu'ils vivent dans les Lowlands, en Écosse. Susan et Harry, comblés, souhaitent passer leurs vacances en France. Les valises, les sacs repartent dans l'autre sens. Les embrassades du dernier instant, les tapes dans le dos, les échanges d'adresses, les promesses (jamais tenues) de se revoir...

Le véhicule se met à parler. Sur le siège arrière, Susan s'éloigne de son frère. Personne

ne comprend. Elle frappe de la main et annonce fièrement :

- C'est la place de Mary.

Interloqués, les parents rient de cette soudaine lubie. Susan est heureuse, moi aussi. Je regarde par la vitre arrière l'image du château se rapetisser. Le châtelain, tel un point fixe, disparaît au bout du chemin caillouteux. Seul, plus seul que jamais ! Abandonné.

À moi l'Écosse...